

## *Pour une sociologie de la littérature*

paru dans les *Lettres françaises* n°124 (mars 2015)

De l'école primaire à l'Université, nos cours de lettres se sont bien souvent résumés à l'étude de texte. Le tout agrémenté d'un soupçon d'histoire littéraire, centrée sur les mouvements plutôt que sur l'auteur religieusement écarté : on vénérât le *Contre Sainte-Beuve*. Et on ne s'occupe obsessionnellement que du texte et de ses rouages internes. La perception des effets d'écriture, le démontage des procédés narratifs et la connaissance des figures et autres pirouettes qui font jaillir un texte au-delà du langage quotidien sont des savoirs indiscutablement nécessaires à la compréhension d'un texte. Mais ces savoirs d'analyses textuelles ne sont toutefois pas suffisants. En effet, l'acte d'écriture et son auteur s'insèrent dans un ensemble de lois et de phénomènes sociaux dont l'occultation entraîne une inquiétante cécité à l'heure de comprendre la signification d'une oeuvre. Redéfinir la littérature comme phénomène social permet de comprendre son rôle et sa place dans notre société. De l'interroger et, peut-être, de la re-politiser.

Malheureusement, nombreuses sont les résistances à ce type d'approches sociologiques du fait littéraire. Imprégnés par l'idéologie romantique de la singularité de l'auteur ou victimes d'une myopie formaliste déconnectée du social, la majorité des critiques et chercheurs en littérature les rejettent violemment. Il est vrai que les études sociologiques qui ne prennent pas en compte le texte mais uniquement ses conditions de production peuvent sembler bien réductrices. C'est une des raisons pour lesquelles *la Sociologie de la littérature* de Gisèle Sapiro cherche sans cesse à dépasser le clivage entre étude interne et externe. D'abord formée aux études purement littéraires, elle s'est ensuite orientée vers la sociologie : sa thèse, sous la direction de Pierre Bourdieu, a porté sur les écrivains français sous l'Occupation (*La Guerre des écrivains, 1940-1943*, Fayard, 1999) ouvrant ainsi de nombreux terrains de recherche dans le domaine de la sociologie de la littérature, domaine dans lequel elle continue de travailler aujourd'hui en tant que directrice de recherche au CNRS et directrice d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales. Actuellement, elle y dirige entre autres un séminaire sur l'engagement et le désengagement des professions artistiques et intellectuelles. *La Sociologie de la littérature*, chaleureusement adressée à ses « étudiants », comble une véritable lacune dans cette discipline en pleine extension : celle d'un état des lieux récent, complet, proprement sociologique et méthodologique.

La sociologie de la littérature est une bâtarde. Rejetée par certains littéraires qui désolidarisent la production littéraire du social, mise au ban par certains sociologues qui la jugent trop littéraire, elle est pourtant l'intersection nécessaire pour comprendre le fait littéraire comme phénomène social. Il convient notamment de re-situer une oeuvre dans

contexte de publication : avec quelles autres oeuvres dialogue-t-elle ? quelles représentations partage-t-elle avec son époque ? Par ailleurs, la réception joue un rôle crucial dans la construction de la signification des oeuvres. Elle peut même influencer l'écriture de l'auteur. L'exemple de Mauriac est frappant. Après la terrible critique d'un de ses romans par Jean-Paul Sartre, il décida d'écrire à la troisième personne ; Sartre avait critiqué l'omnipotente première personne par ces mots cinglants : « Dieu n'est pas romancier et Mauriac non plus ».

Le premier chapitre de *La sociologie de la littérature* est une présentation critique et synthétique des principales théories « proto-sociologiques », selon la formule de l'auteur, et proprement sociologiques de la littérature. Ainsi apprend-on que Mme de Staël s'interrogeait déjà sur les rapports entre les genres poétiques et les systèmes politiques : elle avait par exemple conclu que la poésie, en raison de son formalisme, s'épanouissait particulièrement bien sous les régimes despotiques ! La réflexion marxiste, qui héberge également une part importante des études de sociologie de la littérature, a développé la théorie du reflet qui interroge la littérature dans son pouvoir réfléchissant vis-à-vis du monde social, des idéologies dominantes et de leurs contradictions. On rencontre aussi des concepts intéressants comme celui de « lecture oblique » défendu par Richard Hoggart dans *La Culture du pauvre* (1958 pour l'édition anglaise) qui critique une conception des classes populaires comme simple réceptacle des industries culturelles : la « lecture oblique » serait donc une lecture distanciée propre aux lecteurs défavorisés. Enfin, Gisèle Sapiro confronte plusieurs théories du monde littéraire, univers spécifique qui, bien que soumis à des contraintes politiques et économiques, possède ses logiques propres. Pierre Bourdieu circonscrit la littérature comme objet à part entière de la sociologie. Sa théorie du champ permet de considérer l'espace littéraire comme un espace autonome qui présente aux écrivains une série de choix à faire entre des options plus ou moins constituées : se ranger du côté du Parnasse ou des romantiques ? Souscrire aux « classiques » à la mode où réactualiser un patrimoine plus ancien de l'histoire littéraire ? « Les surréalistes exhumèrent Lautréamont contre les auteurs de leur temps » écrit-elle. Enfin, cette théorie permet de montrer que les positions esthétiques correspondent à des positions dans le champ. Bien que « partiellement incompatibles », d'autres théories sont également commentées dans leurs limites et leurs avantages méthodologiques. Par exemple, l'étude des réseaux, qui étudie la structure des relations, a le mérite d'éviter « l'isolation méthodologique » de l'auteur, insistant ainsi sur la dimension collective de l'activité littéraire. Toutefois, cette théorie sur-évalue le capital social. Aussi Gisèle Sapiro la critique-t-elle comme théorie du monde social mais n'en rejette pas certains apports méthodologiques.

Le deuxième chapitre s'intéresse aux conditions matérielles de production des oeuvres ainsi qu'au fonctionnement du monde des lettres. Quelle est la situation de la

littérature dans la société ? Quel est le rôle social de l'écrivain ? L'influence de la logique de marché ? Celle des institutions littéraires ? Autant de questions dont les réponses structurent le champ littéraire. Le troisième chapitre est consacré à la sociologie des oeuvres, c'est-à-dire aux représentations qui y sont véhiculées, à la façon dont elles peuvent cimenter des choix esthétiques, aux questions de l'identité (régionale, ethnique, culturelle, de genre...) et de la nation. Dépassant le strict état des lieux, Gisèle Sapiro en tire des questionnements très actuels : comment dénationaliser l'histoire littéraire par exemple ? Enfin, ce chapitre étudie également la singularité esthétique comme objet sociologique. Là, le concept de révolution symbolique forgé par Pierre Bourdieu pour désigner la redéfinition de l'espace des possibles littéraires par des oeuvres novatrices est central. Cette innovation peut, par exemple, se mesurer au scandale provoqué par certaines oeuvres : l'usage du discours indirect libre dans *Madame Bovary* ouvrit la voie du roman moderne. Le dernier chapitre aborde la sociologie de la réception. Quelles sont les instances de médiation de la réception de l'oeuvre d'un écrivain ? Gisèle Sapiro, s'intéresse ici tout particulièrement au rôle des procès littéraires, qu'elle a déjà eu l'occasion d'étudier lors de ses recherches sur la responsabilité de l'écrivain. On y aborde aussi la sociologie de la lecture, terrain encore en friche qui intègre des études comme celles sur le rôle de l'école dans la formation du goût littéraire.

Aussi clair que précis, synthétique et théorique qu'illustré par de croustillantes anecdotes de notre histoire littéraire, *La Sociologie de la littérature* ne devrait pas seulement être lu par des spécialistes mais par tous ceux qui s'intéressent à la littérature.

Amina Damerджи